

# Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de  
Nantes

Numéro 66 - Le 11 juin 2025

## Vivre, intensément !

par Xavier Liébard

*Le Tigre déconfiné* ouvre avec plaisir ses pages à un ancien élève du Lycée devenu réalisateur, notamment de documentaires.

J'ai fait la connaissance de Xavier Liébard alors qu'il était surveillant d'externat au Lycée Clemenceau et surtout qu'il montait avec le Club Théâtre du Lycée une pièce, à partir des premiers écrits de Jacques Vaché et du groupe de Nantes, intitulée *Ce que les Sârs ont dit ingénument, ingénument*. Plus tard j'ai vu certains de ses documentaires : *Trompe l'oeil* (1996) et *Les Joyeux Compagnons ou la Corde sensible* (2006), par exemple. Nous nous sommes retrouvés cette année pour rendre ensemble un hommage à notre ami disparu Patrice Allain.

JL Liters

Responsable de la publication : [jeanlouis.liters@gmail.com](mailto:jeanlouis.liters@gmail.com)

## Vivre, intensément !

Je dois au Lycée Clemenceau de m'être lancé dans l'aventure de la mise en scène. C'est la découverte magique du club théâtre qui m'a incité à me diriger par la suite vers le cinéma et l'audiovisuel.

Jean-Louis Liters m'a proposé comme ancien de Clemenceau, d'évoquer dans ce numéro du *Tigre déconfiné* quelques anecdotes liées à mon métier de réalisateur.

J'ai accepté car c'est un exercice à la fois périlleux et passionnant. Périlleux car il est tentant de se décrire en héros du drame et de tordre le réel pour assurer la force d'un récit. Passionnant, car cet exercice d'écriture me donne l'occasion de revenir sur la raison d'un engagement artistique et ses conséquences, qui sont loin d'être anodines.

Je tenterais donc de me plier à l'exercice et de le faire le plus sincèrement possible. Mais tout d'abord il faut relativiser, je ne peux pas affirmer que ma carrière professionnelle soit pavée de récompenses et de titre honorifiques. J'y ai roulé ma bosse comme on dit, mais j'ai surtout trouvé l'occasion de combler mes envies de rencontres et ma soif d'aventures.

J'ai donc choisi de vous raconter 5 moments particulièrement intenses que je n'avais pas racontés au préalable où j'ai eu l'occasion de retrouver cette plénitude première que j'avais touchée du doigt pour la première fois dans la salle de théâtre du Lycée Clemenceau.

Peut-être, si cela n'a pas déjà été fait, que ce numéro donnera l'envie à d'autres « passagers » du Lycée Clemenceau de se raconter à leur tour. J'en profite pour remercier Jean-Louis Liters pour ses relectures, sa bienveillance et son amitié.

Bien à vous et bonne lecture.

**Xavier Liébard**  
21 mai 2025



Août 2018, tournage de *Splendeurs et illusions*

# 1 - La gifle

Juin 1986, je termine mon baccalauréat au Lycée Clemenceau, j'y aurais passé trois années lumineuses entre la seconde et la terminale. Je découvre la liberté, les filles, le café des plantes, le babyfoot club et ses flippers et mes premiers cours de Philosophie avec le réjouissant Mr Gaubert. Le monde s'ouvre à moi. Le Bac en poche j'opte pour des études littéraires mais mon père voudrait que je sois pharmacien (je n'en ai jamais compris la raison). L'année suivante, plein d'enthousiasme, je rentre en prépa littéraire au Lycée Gabriel Guist'hau, des rêves plein la tête. Mais l'ambiance de ce nouveau Lycée est tendue et la sélection féroce. Très vite dans un discours ampoulé, la direction, nous fait comprendre que nous rejoignons « l'élite de la nation » et qu'il faudra « mériter son rang ». Je m'applique mais ma moyenne générale en Philo dégringole à 3,25 sur 20. Mon professeur de Philosophie de l'époque écrit, sur mon bulletin de premier semestre, « ne sait rien » il ajoute grand prince que « ma pensée est gravement indigente ». Me voilà habillé pour l'hiver ! J'ai beau redoubler d'efforts, j'oscille entre 3 et 7 par matière. C'est la douche froide, l'humiliation est quotidienne. En 10 mois, J'apprends à détester ceux qui érigent la culture en instrument de domination. Lorsque je quitte l'hypokhâgne en fin la première année, c'est une libération. Ils ne veulent plus de moi, je ne veux plus les voir, l'accord est total. Je dois continuer à l'Université. Mon père qui rêvait de grandes études pour son fils est anéanti. Après une année quasi monacale en prépa, j'ai une soif d'aventures, mais je ne sais rien faire. Goûtant à ma liberté, je multiplie les sorties malgré la surveillance paternelle. Un soir, je retourne au Lycée Clemenceau pour voir une pièce de théâtre jouée par une amie apprentie comédienne. La pièce est montée par un professeur de français fantasque et drôle Mr Yves Le Pestipon, il déborde d'envies et d'idées. Sa pièce est absurde et drôle, un régal. L'énergie des élèves est terriblement contagieuse. Après la représentation, je vais le voir enthousiaste et lui déroule une critique d'une arrogance totale, soulignant les forces et les faiblesses de sa mise en scène. Beau joueur, le professeur encaisse, salue sportivement mon analyse, me pose quelques questions sur mon parcours et me propose en forme de défi de l'assister l'année suivante pour son prochain spectacle au club de théâtre du Lycée Clemenceau. Je l'entends encore avec son accent méridional, « J'ai écrit une pièce où j'ai imaginé un trou immense qui pousse au centre de la ville de Nantes près de la place du commerce et dans lequel les habitants disparaissent les uns après les autres, la pièce est loufoque vous pourriez la mettre en scène ? ». Après quelques secondes d'hésitation j'accepte sans savoir le moins du monde où je mets les pieds. J'ai une peur terrible, mais je trouve le pari exaltant. Je me retrouve donc à nouveau en septembre 1987 au Lycée Clemenceau. Yves Le Pestipon est un homme surprenant et pragmatique A la rentrée scolaire alors que nous discutons de *Julien Gracq* et de son roman *La Forme d'une ville*, il me propose sur le champ d'aller à *Saint-Florent-le-Vieil* pour mieux comprendre son auteur. Aussitôt dit, aussitôt fait, nous nous y rendons en voiture et nous nous retrouvons devant le 3 rue du grenier à sel à sonner à la porte de l'écrivain. La sœur de *Julien Gracq* nous ouvre; *Julien Gracq* nous accueille dans son petit salon et nous voilà à discuter des auteurs qu'il admire et de la Loire qu'il aime tant, une heure durant. C'est un délice car Yves connaît très bien son travail.

En octobre, Yves m'a confié un groupe de 20 lycéens et son texte absurde, *Le Trou*. Il m'a laissé seul avec les élèves et m'a juste signalé qu'il pouvait m'assister en cas de besoin. J'ai à peine deux ans de plus que les lycéens, j'invente maladroitement mes premiers exercices et mes premiers déplacements. Pour dissiper le malaise, je dévoile mon inexpérience et mon envie d'apprendre au groupe réuni, les élèves me répondent qu'ils vont m'aider et qu'ils ont besoin d'un regard extérieur. Le premier soir, je partage ma joie avec ma mère, qui me fait promettre de ne jamais en parler à mon père qui n'apprécierait pas l'idée. Je l'entends d'avance, « le théâtre n'est pas un lieu pour toi, il t'éloigne de tes études ». Nous passons donc un pacte de discrétion avec ma mère. Très vite, l'ambiance de ce groupe potache l'emporte, la joie d'essayer, les ratés, les fous rires me comblent. Nous nous voyons avec le groupe une à deux fois par semaine. J'aime absolument cette atmosphère de création. Les obstacles disparaissent un à un, car ce sont en réalité les lycéens qui me dirigent et m'apprennent à mettre en scène. Je leur renvoie ma reconnaissance, immense. En face d'eux, je me sens utile. Au bout de 4 mois de travail intense, la pièce est prête et le public venu nombreux. Il est acquis à la cause, mais le texte n'a jamais été joué. Nous nous plaçons derrière la régie lumière avec Yves qui a été bien présent pendant toutes ces semaines. Il est aussi tendu que moi. La mise en scène n'a rien d'affolant, mais le texte est assez puissant et les situations sont totalement absurdes. Le jeu des lycéens est énergique et très vite, les rires fusent. J'observe Yves derrière sa table de lumière, il jubile littéralement d'entendre son texte pour la première fois. Sans qu'il s'en aperçoive, je remarque un léger filet de bave qui coule entre la commissure de ses lèvres. En le découvrant si joyeux, je me rends compte que je partage le même sentiment de joie profonde. Une plénitude qui me donne le sentiment d'être en accord avec ce qui m'entoure, comme si j'avais saisi un court instant un peu de la vibration du monde. Je me fais, sur le champ, le serment secret de ne jamais quitter cet univers-là.

Quelques semaines plus tard, nous rejouons la pièce dans un festival qui rencontre son petit succès. Le père d'un des lycéens est chef opérateur et me propose d'être assistant à la mise en scène sur son prochain court-métrage. J'accepte volontiers sans savoir que je viens de mettre un pied dans le monde du cinéma. Un journaliste de *Ouest-France* qui découvre notre pièce nous interroge. Quelques jours après notre interview, un article paraît sur notre travail. Emballé par l'expérience, j'annonce fièrement au journaliste que « je rêverais d'être journaliste ou réalisateur de cinéma » sans connaître vraiment ces métiers. Quelques jours plus tard, je laisse le journal sur la table pour que mon père le découvre en se réveillant. Au bout de quelques minutes intenses, il m'appelle. « Comment se fait-il que je sois rendu à monter des spectacles de théâtre ? Tu m'as menti ! ». Très vite le ton monte, « il est hors de question que tu fasses du cinéma ou du journalisme me dit-il, je m'y opposerai de toutes mes forces ». Je rétorque « qu'il ne s'est jamais intéressé à ce que je faisais ». Pour toute réponse, mon père me décoche une gifle monumentale. La plus historique de mon histoire. Choqué, je lui hurle dessus, en pleurant toutes les larmes de mon corps, « mais Papa putain je suis dans le journal ! » Il me répond sèchement, tu ne feras jamais de cinéma ! J'entends cette phrase gravée dans ma mémoire, comme un défi, un but ultime à atteindre. Cette gifle aura été le meilleur moteur que l'on puisse imaginer et ma mère la plus terrible des dissidentes. Je ne me laisserai pas faire, ni commander ma vie.

Malgré les oppositions je poursuis le théâtre l'année suivante au Lycée Clemenceau, en montant les textes de *Jacques Vaché et du groupe de Nantes*, un magnifique retour aux sources du surréalisme. Le destin fait bien les choses, je viens d'être nommé surveillant du Lycée Clemenceau et je peux aménager mes horaires pour être plus discret.

Deux ans plus tard, mon père tombe gravement malade et je profite lâchement de son absence à la maison pour préparer le concours de la FEMIS à Paris, une école publique aussi réputée qu'inaccessible. Ma mère bien qu'inquiète m'encourage dans cette voie sans savoir où cela va me mener. Elle veut juste ne pas avoir à payer une école car avec la maladie de mon père les finances familiales ont diminué de moitié. En 1992, je décroche le concours de la FEMIS en réalisation au bout de la 3<sup>ème</sup> tentative. En plus du concours, je parviens à décrocher une bourse providentielle de l'Ecole. Je pars à Paris faire du cinéma.

OF 27.1.88

## Club-théâtre du lycée Clemenceau

### Entrée des artistes

Ils en jubilent encore, ils n'en croient pas leurs yeux : « **Gagné, on a réussi à les faire rire !** », ces deux cents spectateurs réunis le 19 décembre à Rezé, pour une soirée « exceptionnelle ». Le groupe théâtral de la Fédération des amicales laïques présentait « **La meurtrissure** » avec – en « vedettes américaines » – les lycéens de Clemenceau qui ont interprété quatre sketches.

Baptême des planches et entrée des artistes, trac et excitation ou les premières confidences de débutants ravis...

Jérôme (terminale C) s'est lancé dans l'aventure parce qu'il est « un peu clown de nature », influencé merveilleusement par l'exemple de sa grand-mère qui « à 65 ans continue à faire partie d'une compagnie théâtrale à Toulouse ».

Benoît (term. D) recherchait là un moyen efficace et agréable « d'être plus à l'aise devant les gens, de vaincre la peur et la timidité ».

Muriel (première A) s'adonne à une passion déjà ancienne : elle ne rate aucun spectacle de l'Espace 44, elle regarde à la télévision les cycles Shakespeare, Molière et Marivaux.

Xavier, un « ex » de Clemenceau aujourd'hui en DEUG de lettres, ne cache pas sa préférence pour la mise en scène et pour le théâtre étudiant (« des créations locales, à des prix modiques, comme cela on peut en voir plus ! »).

Cette fine équipe appartient au club-théâtre de Clemenceau, qui existe depuis quatre ans et rassemble cinquante participants. Les ateliers hebdomadaires sont animés par le conseiller d'éducation Patrick Tascon, un enseignant en philosophie M. Caboret et un professeur de français Yves Lepistipon.

C'est d'ailleurs lui qui a écrit les quatre courtes pièces jouées par les élèves-comédiens, « des histoires qui traitent de l'absurde, dans un style drôle et tragique façon Tardieu » comme l'expliquent docement les interprètes.

#### Encore !

Ça, ils en ont bavé et n'ont pas ménagé leur peine pour préparer le grand soir du 19 décembre ! Répétitions le mercredi et le samedi, essai des costumes, course folle dans le centre-ville pour dénicher in-extremis chez les disquaires « *La tarantelle* » de Prokofiev... mais le jeu en valait méchamment la chandelle !

Ils n'oublieront pas de sitôt le trac en coulisses, « ce formidable esprit de camaraderie et de solidarité », la griserie des applaudissements, « l'impression de ne plus se disperser mais de réussir ensemble quelque chose de cohérent », ce sentiment de tristesse quand le spectacle s'achève et « l'envie irrésistible d'y retourner immédiatement », les brassées de compliments de Xavier qui assurait la mise en scène, les félicitations plus retenues mais non moins chaleureuses de leur professeur enfin – surtout ? – la

révélation de la somme de travail et de la nécessaire coordination que cela suppose entre comédiens, techniciens et directeur d'acteurs.

Ils ont attrapé le virus et perdu une certaine innocence au passage. « **Maintenant, je crois que je ne serai plus jamais un spectateur normal ; j'ai l'impression que je repèrerai plus vite les défauts, les ratés ; maintenant, je ne suis plus vierge et je vais devenir critique, tout en n'ignorant plus à quel point il est diffi-**

cile de réaliser quelque chose d'ingénieux, qui tienne la route » commente Jérôme.

Ils viennent de passer avec succès leur baptême des planches et pensent déjà au Feydeau qu'ils monteront au printemps prochain. En route pour la gloire ?...

Plus tard, Jérôme travaillera dans le marketing et la publicité, Xavier sera journaliste ou réalisateur de cinéma, Muriel prof de français, Benoît kinésithérapeute dans le Tiers monde... ou tous comédiens, pourquoi non ?

C.D.



Mon premier article de presse / *Ouest-France*, 7 janvier 1988

## 2 – « Reviens à la maison, tu pourras te plaindre »

Juillet 1997 je sors de la FEMIS, l'école parisienne prestigieuse m'a donné des moyens considérables pour me confronter à mes rêves. Paris est une ville fantastique et bouillonnante, tout y semble possible. Ces 3 années ont été des années privilégiées, mais j'ai conscience que la sortie reste un moment de fragilité. Mon film de fin d'études *Trompe l'œil* sélectionné dans de nombreux festivals a été remarqué par un producteur qui souhaite me produire. Je me lance naïvement dans l'écriture d'un long métrage qui me prendra 2 années. Tout est dur, je n'avance pas avec le co-scénariste, nous n'avons pas assez d'expérience. L'écriture est douloureuse. Le film monte jour après jour en ambition sans que nous en réalisons bien les conséquences. Nous sommes terriblement mal accompagnés par le producteur et dans une précarité financière totale. Au bout de deux ans, nous présentons le scénario de *l'esprit des cercles* à l'avance sur Recette au CNC (Le Centre National du Cinéma). Nous sommes tous les deux épuisés. Le projet est refusé en première lecture. Je fais une lourde dépression et je me réfugie dans la pédagogie pour tenter de ne pas sombrer tout à fait. Désormais la peur m'habite, je me rends compte de la violence et de la solitude de la condition d'artiste. L'école me donnait tout, je n'ai plus rien. Ma conjointe qui m'a accompagné depuis Nantes est solide, elle encaisse tout, mes doutes, mes questions, notre manque de moyen, mes rêves immenses, surdimensionnés et mes séjours à l'hôpital.

Pour rebondir, je décide de retourner en Bretagne sur les décors repérés avec mon frère aîné Vincent lors de l'écriture de notre long métrage. J'ai été très marqué par la dureté du paysage des monts d'Arrée; cet appel du large répond peut-être aux mouvements d'une âme trop tourmentée.

Je rencontre un conteur radiesthésiste qui m'emmène sur les pistes de l'Ankou (le valet de la mort chez les Bretons armoricains), nous nous enfonçons dans les ajoncs avec des pendules en tentant de mesurer les forces telluriques de la terre. « Chut, les korrigans nous observent me raconte t'il ». Nous sommes en hiver, les gens sont terriblement étranges et j'adore ça. J'écris un sujet documentaire sur ces paysages austères et magnétiques et sur les personnages captivants croisés en Bretagne intérieure. Trois mois plus tard, je parviens à vendre le projet à la télévision bretonne TV Breizh (une émanation de TF1). Mais alors que le tournage se prépare pour l'été, la famille du conteur s'oppose au film, elle souhaite récrire le projet entièrement. Je refuse. Je décide donc d'abandonner le film. Nous sommes en juillet 2000, je suis coincé en rase campagne dans un petit penty prêté par des amis et totalement effondré. Il fait humide et froid. Et je ressens à nouveau l'angoisse de me perdre. J'appelle mon amie, pour lui dire que je pense très sérieusement lâcher mon métier. Elle me répond : « Reviens à la maison, comme ça tu pourras te plaindre le reste de ta vie ». Piqué au vif, je lui raccroche au nez furieux. Je décide de rester sur place et de me donner 3 semaines pour trouver un autre sujet. Je repars à la conquête de personnages bizarres, fasciné par les vibrations des monts d'Arrée, un peu perdu dans ma propre brume. Mais en moins de 3 semaines, je finis par les trouver. Je réécrits, je rafistole et je remonte un dossier que je renvoie à TV Breizh et leur annonçant que le sujet a changé. La tv bretonne est sceptique mais elle accepte malgré tout de me donner ma chance.

Nous tournons entre novembre et décembre 2000, une galerie de portraits magnifiques avec mon chef-opérateur Aurélien Devaux. Nous ne sommes que deux. J'ai décidé de me former rapidement et d'assumer la prise de son du film. C'est dur mais nous prenons un plaisir immense à tourner. Nous rencontrons un radiesthésiste moustachu comme Astérix, qui soigne les animaux malades dans les fermes en plantant des menhirs autour des exploitations pour produire des radiations dans la terre. Un vieil ardoisier resté célibataire qui se rend aux ardoisières de Commana tous les jours pour retrouver le souvenir de son frère décédé. Une herboriste magnifique qui vit en rupture avec sa famille. Youenn Gwernig, un vieux poète un peu terré dans sa tanière, grand ami de Jack Kerouac. Un jeune argentin aussi timide que talentueux Juan Perez Escala qui deviendra un grand marionnettiste. Et une tenancière de bar, d'apparence froide et dure qui fait le meilleur *Kig ha farz* de Bretagne et qui rend jalouses ses voisines. Je retrouve cette sensation de plénitude découverte dans les coulisses du théâtre de Clemenceau. Le sentiment profond d'être rivé à la vie et de puiser une intensité magique dans les rencontres. Le documentaire est moins collectif que la fiction, mais la discrétion de l'approche nous permet d'accéder à des mondes inconnus, comme des portes que l'on ouvre. Ici dans les monts d'Arrée, le monde sous son apparence austère dévoile sa poésie et sa tendresse infinie. Ce paysage schisteux restera gravé en moi comme la présence d'un ami, je lui dois comme une forme de renaissance.

Après le tournage de deux mois, je m'attèle au montage avec Sarah une monteuse issue de mon école. C'est compliqué, mais passionnant. Nous terminons une version mais la chaîne qui découvre le film, le refuse. La directrice de la chaîne juge le film beaucoup trop contemplatif et austère. Elle m'oblige à écrire une voix off et à y réinjecter « de la jeunesse et du soleil ». Pourtant nous avons volontairement tourné en plein automne. Elle m'explique doctement « qu'on ne peut pas filmer les gens de dos ». Je rêve dans un mouvement de rage de lui envoyer tous les plus beaux plans de cinéma montrant des acteurs et des actrices de dos. Peu solidaire, le producteur menace de se désolidariser du film et de me laisser à mon triste sort.

Je décide donc de le remonter seul durant un an. Je négocie avec la chaîne une version « TV Breizh » avec tout ce qu'ils désirent et pour marquer mon désaccord je signe le film d'un pseudo ridicule « Arthus Lebon » en hommage à Patrice Lelay qui dirige TF1. Je monte parallèlement mon premier documentaire *Le Chemin des brumes*, avec une liberté totale mais très chèrement payée. Le producteur m'accompagne jusqu'au mixage puis se dégage de l'aventure, libéré d'un film « à problèmes ».

*Le Chemin des brumes* sera montré un plus tard dans les monts d'Arrée en avril 2004, et fera l'objet d'une campagne de soutien des habitants qui reconnaissent leur territoire. Après notre tournée, ils me laisseront même une cagnotte pour continuer à réaliser d'autres films. Je n'oublierai jamais ce geste-là. Dans la presse, la chaîne TV Breizh est mise en accusation pour avoir censuré un sujet très apprécié par la population des monts d'Arrée. Vexée elle ne diffusera jamais *Le Chemin des brumes*. Petite récompense et belle consolation 20 ans plus tard le film est devenu assez culte en Bretagne intérieure, il est encore diffusé depuis 4 ans sur Kub le fameux site breton gratuit. Désormais ma route sera celle du documentaire.

Pour voir gratuitement [le film](#) sur **Kub**.

<https://kubweb.media/page/chemin-brumes-monts-arree-xavier-liebard/>



Mont d'Arrée novembre 2000, avec Henry Rolland, l'ancien ardoisier de Commana

Co-producteur, TV Breizh a refusé de programmer le film « trop intimiste »

## Ciné : soutien au Chemin des brumes

Lâché par la chaîne TV Breizh, co-producteur du Chemin des brumes, qu'elle juge trop intimiste, le réalisateur Xavier Liébard peut compter sur le soutien de ceux qui ont contribué au tournage. Enthousiasmés par cette vision authentique des Monts d'Arrée, le P'tit Zeize, les Moulins de Kerouat, Addès et deux salles d'art et essai, l'Agora de Châteaulin et la Salamandre de Morlaix, proposent cinq projections, exceptionnelles, d'un documentaire original.

Le Chemin des Brumes dresse les portraits, tournés en automne, de cinq personnes qui ont choisi de vivre dans les Monts d'Arrée, entretenant des rapports étroits avec le paysage si particulier de landes, de pierres et d'eau : Marie-France Lagadec, gérante de la Croix-Cassée, un café pas comme les autres ; Jean Uguen, ancien ouvrier agricole devenu radiesthésiste ; Youenn Gwernig, sculpteur, chanteur, écrivain, ami de Kerouac ; Cécile, l'herboriste, qui a choisi de fuir le monde ; Henri, le vieil ardoisier, au regard aussi bleu et profond que du schiste... « tous portent dans leur singularité leur part d'universel ».

### En accord total

Cinquième de ses documentaires, le Chemin des brumes est la plus personnelle des œuvres du réalisateur nantais Xavier Liébard, 35 ans, qui,



Xavier Liébard, le réalisateur du Chemin des Brumes, long métrage documentaire tourné dans les monts d'Arrée, présentera son film au public lors de cinq projections exceptionnelles.

seul au montage, y a consacré énormément de temps et de travail. « Trois ans sur un film, c'est particulièrement long, souligne Xavier Liébard, qui a passé quatre mois sur le terrain, « à approviser des personnes difficiles d'accès ». Au final, le cinéaste estime avoir reçu « la meilleure des récompenses » : « le film est vrai, en accord total avec les gens des Monts d'Arrée, qui s'y sont reconnus ». Co-producteur du film, la chaîne TV Breizh, par contre, n'a pas caché sa déception : « Ils ont refusé

ma vision des Monts d'Arrée, jugée atypique, lente, triste ! Ils attendaient plutôt une carte postale, pleine de soleil et d'enfants... » Xavier Liébard a donc dû produire pour la chaîne une seconde version, intitulée « Le pays d'Arrée », avec voix off de commande, et que j'ai refusé de signer. Parallèlement, il peaufine « sa » version, encore inédite, du Chemin des Brumes, qui, projeté récemment en petit comité à Huelgoat, a remporté l'adhésion des spectateurs-acteurs : « Certaines scènes sont très émou-

vantes, elles vont droit au cœur des gens », commente Chantal Geniez, du P'tit Zeize. « Surtout, avec de magnifiques images d'automne, le film retransmet fidèlement les Monts d'Arrée, la terre, les habitants », ajoute Dominique Louandre de l'association Addès. Avec Jean-Pierre Cloarec, des Moulins de Kerouat, et deux salles d'art et essai, les deux associations organisent donc des projections exceptionnelles de soutien, en présence du réalisateur : « L'intérêt suscité pourrait dès lors accélérer la diffusion du film à la télévision, à destination du grand public ». Ou lui ouvrir les portes de festivals de cinéma.

### Cinq projections en présence du réalisateur

Botmeur : vendredi 23 avril, départ d'une rando-ciné à 20 h sur le parking de l'école. Projection dans un hangar agricole, rens. 02 98 99 66 58. Brasparts : samedi 24 avril, à 21 h 03 précises au cabaret Fantôme rue Saint-Michel, rens. 02 98 99 61 85. Commana : dimanche 25, à 15 h 30 aux Moulins de Kerouat, rens. 02 98 68 87 76. Châteaulin : dimanche 25 à 20 h 45, au cinéma Agora, rens. 02 98 86 28 04. Entrée libre, dans la limite des places disponibles. Morlaix : dimanche 26 avril, à 18 h 15, à La Salamandre, rens. 02 98 62 15 14.

Frédérique GUIZIOU.

07 20 avril 04

Soutien des habitants des Monts d'Arrée au Chemin des brumes, avril 2004

### 3 – « Que les enfants soient des indiens, des sioux »

Fort de cette première expérience. Je poursuis ma route de réalisateur en faisant alterner les ateliers pédagogiques et les documentaires. La vie est intense, car plus j'avance dans ces métiers, plus on me propose des expériences intéressantes. Comme je vis à Paris, la variété des propositions est importante. Un jour de l'année 2003, les *cinémas indépendants parisiens* viennent me proposer de mettre en place un atelier chez Ariane Mnouchkine au *Théâtre du Soleil*. Une institutrice de CE2 de la ville de Vincennes a parmi les enfants de sa classe, un jeune garçon de 7 ans dont le père est comédien au *Théâtre du Soleil* à la Cartoucherie de Vincennes. L'institutrice a proposé un projet d'atelier-film à Ariane Mnouchkine qui est d'accord pour une rencontre. Je suis donc convié à cette première rencontre pour définir le cadre d'un atelier possible.

Pour moi le *Théâtre du Soleil* est un des plus grands théâtres européens par sa taille, son inventivité et son engagement politique. Mais c'est surtout la personnalité d'Ariane Mnouchkine qui marque le parcours de la compagnie. Par son goût pour la création collective, (sa troupe compte près de 80 personnes), la longévité exceptionnelle de son aventure, (la troupe a été créée en 1964), Mnouchkine bouleverse le monde du théâtre.

La réunion avec Ariane Mnouchkine a lieu en présence de l'institutrice et une des responsables des cinémas indépendants parisiens, Isabelle Laboulbène. Elle nous accueille sereinement dans la cuisine collective, devant une tasse de café, sans cérémonie. Très vite et de manière visionnaire, elle nous dessine les grandes règles d'un projet possible, qui resteront nos fils conducteurs. Ariane nous dit : « *Je voudrais que ce soit le film des enfants et que ce soit vraiment eux qui filment, pas les adultes. Que ce soit leur regard sur le théâtre* ». « *Je voudrais dit-elle que les enfants viennent souvent et pendant longtemps. Du début des répétitions à la première représentation par exemple* ». Nous définissons donc un temps de 4 heures par semaine sur une durée de 6 mois. « *A la Cartoucherie, ajoute-t-elle c'est un monde d'adulte pas d'enfants* ». « *Je voudrais que les enfants soient des sioux, des espions et qu'ils avancent sans bruit pour ne déranger personne* ». « *Ils ne seront ni les rois, ni le centre des regards. S'ils sont habiles, ils pourront s'approcher de très près, mais s'ils sont vus ils retournent à la case départ, comme au jeu de cache-cache* ». « *Enfin, nous dit-elle, j'aimerais peut-être que des enfants jouent dans la pièce* ».

Le projet est acté, les enfants filmeront, pendant 6 mois, les répétitions du *Dernier Caravansérail*, une pièce odyssée sur le voyage éprouvant des migrants depuis les contrées éloignées de l'Afrique, de l'Asie jusqu'aux portes de l'Europe. La mise en scène est prodigieuse, tous les déplacements des comédiens se font sur des petits charriots à roulettes qui glissent sur une dalle de béton très lisse construite spécialement pour l'occasion. Jamais les comédiens migrants ne mettent le pied au sol, ils sont poussés par d'autres comédiens quasiment allongés pour ne pas se faire remarquer. Tout en glissant sur la dalle, « les migrants » racontent les risques, les dangers, les morts, la police, les aventures de leur terrible exil.

Nous définissons le cadre de travail des enfants, ils viendront avec moi par groupe de 4, les autres attendront dehors. Nous choisissons une caméra légère de moins de 1 kilo qu'ils peuvent porter. Les enfants doivent s'approcher le plus proche possible de l'action sans trop bouger, ni se faire remarquer. Ils tournent en plan séquence continu (sans interrompre la caméra) et observent longtemps avant de se lancer à l'image. Tant qu'ils n'ont pas trouvé une bonne idée, ils n'enregistrent pas.

J'avoue qu'il est difficile pour moi d'accepter qu'ils filment ce qu'ils veulent. Car au départ, ils sont bien plus fascinés par la fabrication des charriots à roulettes que par la dame qui dirige. Mais la règle du jeu a été définie clairement : ce film dévoilera leurs regards. A force de l'observer les enfants se demandent bien qui est cette dame qui dirige. Bientôt ils comprennent son importance, comment elle centralise le ballet des charriots à roulettes. Si bien que naturellement leurs regards convergent vers la mise en scène.

Je découvre alors des scènes absolument magnifiques : des enfants de 7 ans qui filment des comédiens qui se maquillent, en restant sans bouger d'un pouce à 20 centimètres de leur visage. D'autres enfants qui filment des colères ou des joies impressionnantes en suivant le rythme d'une émotion qui circule, puis qui regagnent leur place sans un bruit comme rempli de force. Bientôt nous trouvons leurs astuces si ingénieuses pour respecter l'espace des adultes que nous ajoutons une seconde caméra pour filmer leurs stratagèmes « de sioux ». Je constate qu'Ariane avait vu juste, les rapports sont absolument inversés, c'est un peu comme si les enfants étaient spectateurs dans la cour des grands, ils sont devenus des sioux à la fois discrets et complices.

Six mois durant, nous filmons la force d'un groupe qui cherche assidument à intégrer l'histoire de ces migrants, comme autant d'archipels roulants. Les comédiens proposent des improvisations souvent longues et Ariane tranche. Elle garde ou ne garde pas. Elle pioche dans la création collective. Parfois elle s'enthousiasme, parfois elle s'interroge à voix haute et tous l'écoutent religieusement. Pendant des semaines ils participent intensément au questionnement de la mise en scène. La mise en scène est collective, mais il y a une impulsion, une direction incarnée, une femme qui ne cesse de chercher la bonne route, jusqu'à l'épuisement des troupes. L'odyssée du *Dernier Caravansérail* prend forme dans la douleur et l'effort. Au départ, les comédiens sont mal positionnés sur les charriots, ils tombent, ils surfent, mais bientôt les pousseurs adoptent un pas leste et chaloupé qui leur permet d'éviter les à-coups. Les corps des pousseurs se métamorphosent en félins pour accéder à cette fluidité si recherchée. Tout habillés de noirs, ils deviennent invisibles. Les enfants de la classe de CE2 observent attentivement ce groupe en équilibre, émerveillé de tant de beautés. Je retrouve cette jubilation première, ce même bonheur fugace intact que celui perçu dans les coulisses du Lycée Clemenceau, rien n'a bougé. Les émotions ne trahissent jamais, même si parfois elles restent bien mystérieuses.

Presqu'à la fin des répétitions, un casting d'enfants à lieu au *Théâtre du Soleil* et 3 enfants de la classe sont choisis pour jouer dans la pièce. Les 3 enfants choisis sont désormais filmés par leurs camarades de classe. Bientôt ils partiront pour une tournée européenne. Quelques semaines passent et la classe en se déplaçant dans les couloirs du métro découvre la silhouette de 3 d'entre eux sur des grandes affiches qui annoncent *Le Dernier Caravansérail* du *Théâtre du Soleil* à la cartoucherie de Vincennes.

Je me souviens de ce moment merveilleux où Ariane annonce à 40 comédiens épuisés que le spectacle n'est pas près alors qu'ils sont à deux jours de la première. Conscient de l'importance de la séquence, je propose à une jeune fille de 7 ans de filmer la scène furtivement. Elle se lance et s'approche doucement, s'appliquant au maximum. A 5 mètres, 3 mètres, 2 mètres. A 1 mètre d'Ariane. La séquence est très belle car les comédiens sont tous tendus et inquiets, Ariane parle bas, elle leur confie qu'elle est très inquiète et qu'elle ne sait pas si le spectacle sera en place à temps. Mais la jeune camerawoman continue d'avancer. Zut elle est trop proche... Tout à coup, Ariane s'arrête de parler, elle désigne la jeune fille du doigt et fait : Vu ! Toute la troupe rigole. La jeune camerawoman doit recommencer à Zéro, mais la séquence est dans la boîte. Nous évoluons dans un monde merveilleux où le théâtre justifie tous les sacrifices. Pour les comédiens, il s'agit à chaque moment de la création d'être à la hauteur de l'engagement de ces migrants, qui sont prêts à perdre leur vie pour sauver le sort de leur famille. Je commence le montage, le film se monte un peu dans la douleur, il y a beaucoup d'images, toutes ne sont pas bonnes. Et finalement, le premier jour de la représentation, nous parvenons à montrer à toute la troupe un film 50 minutes, *Une classe au Soleil*, résultat du travail des enfants. Les comédiens sont très émus, Ariane aussi. Le pacte des sioux est tenu. Les comédien.nes doivent jouer le soir même, mais comme Ariane sent qu'ils ne sont pas tout à fait prêts, la première représentation est annoncée gratuite. Je revois Ariane Mnouchkine déchirant les billets à l'entrée et annonçant aux spectateurs qui défilent en la saluant, « *on n'est pas prêt, on n'est pas prêt* ». Je revois les enfants qui gesticulent autour d'elle comme si elle était de leur famille. Immense dame, immense troupe.

La pièce *Le Dernier Caravansérail* sera jouée en 2004-2005 à travers le monde entier; elle cumulera 185 000 spectateurs.



Tournage répétition du *Dernier Caravansérail*  
au Théâtre du Soleil , février 2003



Shannon et Axel participent au spectacle

## 4 – « On fait gaffe Monsieur, on vous le promet »

5 films ont passé, enracinant mon goût pour le documentaire. Depuis ma sortie de l'École, j'ai développé un goût certain pour la pédagogie; elle me permet de compléter mes salaires en période d'écriture. C'est nécessaire car la vie de documentariste est très précaire. J'ai un plaisir fou à transmettre aux plus jeunes. J'y retrouve l'aventure collective que j'ai perdue en quittant la fiction.

Un jour de l'année 2007 mon ancien professeur de cinéma documentaire de la FEMIS, François Niney, m'appelle pour intervenir à Tunis dans une école de cinéma. Il ne peut pas assurer une formation à Tunis et me propose de le remplacer. Il m'a vu enseigner à l'université d'été de la FEMIS et il pense que je ferais l'affaire. Je suis très honoré car je l'admire absolument et depuis longtemps. Il s'agit de former des jeunes Tunisiens qui s'orientent vers les métiers du cinéma. Mais le pays est en pleine dictature depuis 12 ans sous le régime despotique du président Zine el-Abidine Ben Ali. Le documentaire est un genre peu prisé par la télévision tunisienne mais il laisse une liberté étroite de contournement des interdits. « *Il faudra être diplomate me raconte-t-il. Tu seras payé au cul du camion, les conditions d'hébergement sont bonnes, le salaire est moyen mais le pays est magique et les étudiants admirables !* ». Aguerri par un certain nombre de voyages en Afrique et dans le monde arabe, je me lance entre appréhension et envie.

Je me rends pour la première fois en Tunisie en mars 2008 pour enseigner à Tunis. Les conditions d'accueil sont absolument magnifiques et les étudiants parlent un bon français qui me permet de communiquer facilement en cours. Ils sont d'une gentillesse rare et font preuve d'attention et de déférence envers leur professeur. La douceur du climat rend l'expérience sublime. Très vite au moment des cours, je commence à parler de manière assez directe des régimes oppressifs et de la question de la liberté d'expression. Mais je me rends compte qu'au sein de la classe, le malaise s'est installé. Au bout de quelques journées d'intervention, deux étudiants viennent me voir en fin de cours. Ils me disent « *Monsieur vous ne pouvez pas parler comme ça de liberté d'expression en classe !* ». Surpris, je leur réponds un peu sèchement « *ah oui et pourquoi ?* ». « *Parce que vous vous êtes libre de vous exprimer mais pas nous réagit un des étudiants* ». Je leur rétorque « *mais la politique ça se passe dehors non, pas en classe ?* ». « *En fait me raconte un des étudiants en baissant la voix, c'est gênant à dire mais tout le monde surveille tout le monde ici. L'autre complète, Il y a des gens qui parlent et d'autres qui connaissent... Il hésite puis se lance... qui connaissent la police* ». Le premier étudiant ajoute « *le nom de Ben Ali on peut à peine le prononcer* » ... Perplexe je questionne : « *alors pour travailler sur vos sujets on va faire comment ?* » « *Il faut ruser Monsieur, c'est ce que tout le monde fait ici. La police intervient dès qu'une caméra arrive pour vérifier le sujet filmé; on ruse, on raconte n'importe quoi, on fabrique des faux papiers de productions; ils n'y connaissent rien* ». Je comprends que cette conversation doit rester secrète et que le premier risque en classe, c'est que les étudiants se dénoncent entre eux. Plus tard j'apprendrai qu'un quart du pays est lié de plus ou moins près à la police, que les dénonciations existent parfois même au sein des familles. Sous la douceur du climat se cache une oppression quotidienne de surveillance généralisée. Je me rends compte que je ne connais rien à ce pays, J'ai été d'une naïveté confondante. Pendant mes 15 jours d'intervention, je devrai mettre en place des rendez-vous secrets avec les élèves pour développer les sujets proposés par les étudiants. Je tente maladroitement de choisir les films qui peuvent

être tournés et ceux qui sont trop risqués, ceux qui seront tournés, montés mais pas montrés dans le pays à cause des risques qu'ils feraient prendre aux étudiants. J'en parle de temps en temps avec la directrice mais les étudiants me disent qu'elle est très en cheville avec le régime.

Je ferai 6 années de suite des interventions en Tunisie, dans des conditions plus qu'acrobatiques en partageant des moments magnifiques avec les étudiants.

En février 2011, la directrice m'appelle à nouveau, mais le printemps arabe a démarré en Tunisie le 17 décembre 2010 et les conditions d'intervention sont trop limites. Nous reportons mon intervention d'un mois. Je pars finalement début mars 2011. Poussé par la population tunisienne, Ben Ali le dictateur a fui avec sa famille en Arabie saoudite. La rue est en effervescence, la période est bouillonnante; à Tunis c'est l'anarchie la plus complète. Avec les étudiants nous évoquons la question de la prise de risque et de la peur afin qu'ils ne se mettent pas en danger pour filmer. Lorsqu'une manifestation gronde sous nos fenêtres, ils se précipitent dans la rue pour se renseigner. « *Ce sont les salafistes qui vont à l'université de la Manouba, on peut filmer Mr ?* » Je leur dis c'est quoi votre sujet ? « *Témoigner Monsieur et empêcher les salafistes de prendre le pays* ». Je leur dis allez-y, mais faites attention à vous. Ils partent à 3 pour filmer, ce sont des gars de la rue, je connais leur endurance et leur sens du terrain, ils sont costauds. Le surlendemain je suis un montage avec un autre groupe qui a filmé la création du premier syndicat des boulangers, réunis pour la première fois; les boulangers chantent un hymne de ralliement puissant. Dans la salle de montage, les étudiants chantent à leur tour. En regardant les images je suis très ému. L'équipe de la *Manouba* arrive. « *Monsieur notre séquence d'hier ou un étudiant enlève le drapeau des salafistes sur le toit de l'université de la Manouba on l'a mis sur Facebook, elle a fait beaucoup de vues* ». Ah bon Combien ? « *Vers 300 000 vues me répond un étudiant et ça monte encore !* » Je me rends compte que les étudiants sont aux premières loges de l'histoire et qu'ils filment un mouvement de colère immense dont nous ne mesurons pas encore l'ampleur. A l'époque personne n'imagine que cette révolution commencée en Tunisie va se prolonger comme un raz de marée jusqu'en Syrie. Le soir, je sors dans la rue avec les étudiants mais les combats avec la police sont violents, certains magasins ont été pillés. C'est dangereux je n'ai ni leur expérience ni leur physique. Et parfois la police tape très fort. Ils me conseillent de ne pas rester. Je sors des manifs. Dans les 6 mois qui suivent mon intervention, je verrai bon nombre de mes étudiants poser sur Facebook avec des gilets pare-balles pour partir filmer les révolutions en Libye, en Égypte, au Yémen puis en Syrie. Mes étudiants ont trouvé du travail. Les postes sont très exposés mais c'est bien payé racontent-ils. Je n'ai pas rêvé de les former pour ces postes-là. « *On fait gaffe Monsieur on vous le promet* » m'écrivent-ils sur Facebook. Rarement j'ai rencontré des étudiants aussi solides et courageux. Pour les grands groupes médiatiques occidentaux, il est moins risqué et moins cher d'employer « des locaux ». La révolution fait son chemin... avant de s'arrêter en Syrie en Août 2011...

Deux ans plus tard, alors que la situation politique s'est stabilisée, on me proposera de repartir en Tunisie. Apprenant que la directrice de l'établissement s'est servie des films des étudiants pour blanchir sa réputation devenue très sulfureuse, je refuse. La vie en Tunisie bien que libérée du dictateur est devenue très complexe. Je n'ai plus rien à y faire. Je quitte à regret la Tunisie et mes amis les étudiants avec qui j'ai noué des contacts très forts. Je retournerai dans ce pays sublime de beautés et de mystères.



Janvier 2009, ma première classe d'étudiants à Tunis



Mars 2011, pendant que les cours continuent dans la rue, la révolution grande.

## 5 – A la Saint EX

Je ne sais plus où se trouve mon pays. Depuis deux ans, je me suis embarqué comme assistant et opérateur dans une aventure digne de l'aéropostale à la Saint-Exupéry. Je suis perdu au milieu du Nil avec un Soudanais dont je ne comprends pas la langue, avec autour de moi une dizaine de sacs et je m'enfonce en pirogue dans un pays en guerre, le Soudan. Mon ami Hubert Sauper, le cinéaste césarisé en 2006 puis nominé aux oscars pour *Le Cauchemar de Darwin* m'a proposé de rejoindre son équipe pour une traversée périlleuse. Son film est ultra-confidentiel, car son dernier projet très remarqué a été entaché d'une polémique violente et injuste instaurée par une presse française revancharde et partisane. La plupart des grands documentaires primés connaissent des polémiques comparables (*Être et avoir*, 2005; *Fahrenheit 9/11*, 2017; *Kaizen*, 2023) avec le succès il faut savoir encaisser les tir de barrage et repartir.

Le projet démentiel du réalisateur est de traverser en ULM la France, l'Italie, la Méditerranée, la Tunisie, la Libye, puis de longer le Nil de l'Égypte jusqu'au Soudan du Sud pour raconter les dégâts de la mondialisation. Nous avons embarqué en décembre 2009 quelques mois avant le printemps arabe et traversé 5 pays. Nous voilà bientôt arrivés à Fachoda (Kodok) au centre du Soudan, juste avant la partition du Nord et du Sud du Soudan qui aura lieu le 9 juillet 2011. Le Soudan du Nord est musulman « occupé » par les chinois et le Soudan du Sud chrétien animistes bientôt « protégé » par les Américains. Le film porte sur la guerre entre les puissances chinoises et américaines qui convoitent les ressources pétrolières immenses du sous-sol. Me voilà donc perdu sur le Nil au nord-est du Soudan. Je suis chargé de convoyer les bagages avant l'arrivée de l'ULM à Kodok et de préparer l'arrivée de Hubert et de Séverine, la co-pilote qui arrivent d'un camp pétrolier chinois à Paloich. Le contexte autour de nous est un contexte de guerre larvée et je m'approche inquiet d'une des zones rouges du pays.

J'arrive au village de Kodok; l'accueil est glacial. Je rencontre le chef du village qui se demande ce que je fais là. Je lui parle de l'arrivée du petit avion en cachant l'idée d'un film pour le cinéma qui attiserait les convoitises. On me prête contre un peu d'argent une maison coloniale désossée située à quelques mètres du Nil. Elle n'a ni eau ni électricité. A quelques dizaines de mètres de la maison coloniale se trouve un grand camp militaire occupé car le front n'est pas loin. J'attends deux jours sous une température d'enfer qui monte parfois jusqu'à 50 degrés. Heureusement la maison est fraîche et les voisins proches adorables. Quand j'entends l'ULM d'Hubert et de Séverine arriver au-dessus du village, je sors de la maison en courant. Immédiatement ce sont des dizaines d'enfants d'hommes et de femmes qui courent pour accueillir l'avion sur le chemin poussiéreux de l'entrée du village. Bien que j'aie prévenu le chef du village l'excitation est à son comble, ils n'ont jamais vu de si petit avion. Au moment où j'arrive sur le chemin qui va accueillir l'engin, Hubert fait 3 ou 4 passages en l'air pour vérifier l'état de la piste. Je dois écarter les enfants pour éviter les accidents, enlever les grosses pierres qui peuvent endommager l'appareil. L'ULM atterrit et aussitôt Hubert et Séverine sont entourés par des centaines de villageois qui poussent des cris de joie autour d'eux. Mais très vite ils sont escortés par les militaires venus en nombre. Les militaires bien que prévenus dès mon arrivée s'inquiètent de la présence d'un avion dans un lieu proche de la guerre. L'avion pourrait être un avion espion.

Je récupère le sac de vêtement derrière le siège de l'ULM. Nous sommes les seuls à savoir, mais dans le sac il y a des chaussettes où sont glissés des dollars en grande quantité. Il y en a pour 20 000 dollars. C'est notre enveloppe secrète en cas de gros problèmes, nous savons que ce type d'aventure est risquée; il pourrait y avoir une demande de rançon ou une chute de l'appareil. Je le sais, je détiens en main, un sac qui pourrait sans doute nourrir ce village de 3000 personnes pendant plusieurs semaines. Je regarde Hubert, il regarde le sac, il me sourit tranquillement. « *Content de te revoir Kaptain* » me dit-il.

Les militaires ont été en partie rassurés par le chef du village, nous arrivons à la maison centrale qui a servi d'abri au lieutenant Jean-Baptiste Marchand en 1896 pendant la *crise de Fachoda*. Cet épisode qui opposa les empires coloniaux français et anglais a failli faire basculer la face du monde. Plus de 120 ans plus tard, ce sont les Américains et les Chinois qui s'affrontent par ethnies interposées au Soudan du Sud. Aussitôt arrivée, Séverine doit partir d'urgence et prendre un bus pour partir en éclairer vers Malakal l'étape suivante. Je devine que la situation a été tendue avec Hubert au camp militaire de Paloich. Il n'est pas toujours facile de suivre Hubert. Nous prenons de l'eau, faisons un point, Séverine rejoint le bus et nous partons au marché du village pour chercher à manger. En laissant nos bagages nous décidons de ne pas prendre le sac à chaussettes qui est volumineux et voyant, nous venons d'arriver et il pourrait attirer les convoitises. Nous le laissons sous le vieux matelas du seul lit en place. La ville est très pauvre, au marché nous ne trouvons pour nous nourrir que des boîtes de thon et d'ananas qui semblent consommables mais il est impossible de trouver le moindre ouvre-boîte. C'est un mystère, car nous ne savons pas qui consomme ces boîtes de conserve. Nous en serons quitte pour les ouvrir au couteau pendant 10 jours durant.

A notre retour à la maison Marchand, je découvre un officier qui dort sur notre matelas, une kalachnikov entre les bras; notre sac de 20 000 dollars se trouve précisément sous ses fesses. Effrayé j'en parle à Hubert. Hubert réfléchit, il appelle un jeune garçon et lui passe la commande de 3 cafés au marché. L'odeur va le réveiller dit-il. La stratégie opère, le soldat se réveille boit son café et laisse les dollars. Nous avons eu chaud. Le soir nous avons réussi à planquer nos chaussettes dans une cachette moins risquée. Nous nous baignons dans le Nil avec les enfants du village. L'ambiance est joyeuse. Hubert joueur leur demande : « *les crocodiles, ils ne sont pas là ?* ». Les enfants rigolent de notre naïveté, non ils sont là-bas. Ils nous désignent un endroit situé à 30 mètres à peine du lieu de notre baignade. Nous rions à gorge déployée.

La nuit arrive, Séverine appelle; elle a pris son bus. Le bus a été arrêté plusieurs heures à cause d'un militaire qui n'a pas ses permis de déplacement; sur la zone frontière la situation a vrillé. Le bus a pu repartir mais les voyageurs sont furieux contre lui; pour se défendre le militaire a sorti sa kalachnikov et menace de tuer tout le monde. Séverine a été obligée de se planquer sous les sièges, tétanisée. l'altercation a duré une heure, dans un bus en mouvement avec des passagers terrés sous les fauteuils. Le bus est désormais arrêté, les gens du bus tentent de parlementer avec le militaire. Nous ne pouvons rien faire pour elle. Son téléphone décroche. Nous sommes très inquiets.

La nuit les soldats qui campent à côté se préparent pour aller au front; au loin on entend le bruit des canons. Nous ne parvenons pas à trouver le sommeil, la nuit est lourde, au loin nous entendons le bruit des canons. Pour se préparer au petit matin, les militaires font le tour de la maison en chantant l'arme à l'épaule, ils sont 200, 300 peut-être. Nous sommes environnés de chants sombres et puissants et sentons que la peur est là, toute proche. Parmi ces jeunes beaucoup vont laisser leur vie et pourtant cette guerre de ressources ne les concerne pas.

Au petit matin les chants se sont tués, les hommes sont partis au front. Séverine appelle nous sautons sur le portable. Le militaire fou a été arrêté. Séverine est soulagée. Fort heureusement elle a une grande habitude des terrains de crises et ne sera pas traumatisée par cet épisode du bus.

Au petit matin, nous ouvrons une troisième boîte d'ananas et de thon à l'aide d'un couteau et regardons le Nil sans rien dire. Un jeune garçon est venu avec son âne pour nous apporter un peu de l'eau du Nil pour que nous puissions faire un semblant de toilette. Nous sentons le fantôme du lieutenant Marchand qui occupa cette maison 120 ans plus tôt. L'ULM est arrimé aux arbres en face de nous, c'est notre salut. Nous avons une porte de sortie pour nous extirper de cet enfer, autour des nous les habitants n'ont rien pour se sauver, ils sont pris au piège.

Il est loin le temps des rires du lycée Clemenceau.

En 2025, 12 millions de personnes auront fui leur foyer après l'indépendance du Soudan du Sud. Des centaines de milliers de Soudanais sont décédés dans le conflit pétrolier opposant la Chine et les Etats Unis. Le Soudan du Sud reste encore aujourd'hui un des pays les plus dangereux au monde.

Le film de Hubert Sauper *Nous venons en amis* sortira en septembre 2013; mais sa sortie coïncidera avec l'arrivée annoncée de Vincent Bolloré à la tête de Canal + et comme Canal + est le coproducteur du film et que Vincent Bolloré a de très nombreux intérêts en Afrique, la sortie française sera largement escamotée par les diffuseurs et le distributeur français. Le film obtiendra néanmoins le prix de la Paix au *Festival de Berlin*, le prix spécial du Jury au *Festival de Sundance* et de très nombreux autres prix en 2014. Faisant d'Hubert Sauper un des grands cinéastes aventurier de sa génération.

Pour voir le film en VOD c'est ici.

<https://boutique.arte.tv/detail/nous-venons-en-amis?srsId=AfmBOopwENgbHi1kEuKwapB03OnNtba3iYSGVJYJzh58TJnwGA8DUQRI>



Kodok, ex Fachoda, centre du Soudan, avril 2011



Jeunes Soudanais au marché de Kodok, avril 2011



L'ULM Sputnik arrive à Kodok, Soudan du Sud, avril 2011.



Le co-pilote et le « Kaptain », Kodok, ex Fachoda, centre du Soudan, avril 2011

**La filmographie de Xavier Liébard, c'est ici :**

[https://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w\\_liste\\_generique/C\\_2609\\_F](https://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_liste_generique/C_2609_F)

